

Un lieu incontournable

# Les folles nuits du Music Hall

■ A quelques centaines de mètres du centre-ville, en dessous de l'immeuble Starco, se niche le Music Hall, boîte de nuit polymorphe, branchée et éclectique, où se mélangent tous les styles culturels. Rencontre nocturne avec l'un des lieux les plus emblématiques de la capitale.

C'est une sorte d'apparition fantasmagorique surgie des entrailles de Beyrouth. Dans les sous-sols de l'immeuble Starco, dont le néon bleu luit dans la nuit à des kilomètres à la ronde, on passe une brochette de molosses de la sécurité, on écarte un rideau rouge, puis encore un deuxième plus épais pour découvrir l'immense salle du Music Hall. Tout de suite, une impression de grandeur, d'amplitude. Une atmosphère à la David Lynch, avec les lourds rideaux rouges de velours rouge de la scène, encadrés de dorures baroques, une lointaine réminiscence du théâtre imaginaire de *Twin peaks*, où pourraient aussi se croiser les personnages d'*Eyes wide shuts* pour un dernier et vertigineux bal masqué. Des dizaines de serveurs en tablier rouge select, des banquettes pourpres cosy et veloutées, une mosaïque de petites tables basses dispersées, un bar géant et lumineux, des vapeurs d'alcool, des bulles de champagne et des bouteilles de gin en pagaille. Il est 23h et la salle commence doucement à se remplir, dans un mélange de feutré et de clinquant, d'intimiste et de paillettes. On n'est pas si loin de l'ambiance du Lido ou de grands cabarets parisiens. Le Music Hall se réveille paresseusement. Sur scène, les rideaux s'entrouvrent dans un nuage de fumée: un imitateur d'Edith Piaf, avec des trémolos dans la voix et des «r» roulés,



Michel Eleftriadès, le maître des lieux.

lance la soirée sur l'air de *Milord* et de *Je ne regrette rien*. C'est parti pour plus de cinq heures de show, comme tous les vendredis et samedis soirs. Jusqu'aux premières lueurs de l'aube, une demi-douzaine de groupes va faire monter la température crescendo, entre reprises sauce musique ethnique et world fusion, violons tziganes, barzok, oud et tempo cubain. Une sorte de cocktail

éclectique et anarchique – sans être pourtant révolutionnaire – qui ferait se tortiller les plus récalcitrants. Se succèdent sur scène aussi bien des chanteurs libanais, des musiciens palestiniens (les frères Chehadé), des groupes latinos, un orchestre tzigane et «son prince» Bilal ou même une chanteuse soul ébouriffée reprenant fiévreusement *I feel good*. Le programme est renouvelé toutes les cinq

semaines. Au fur et à mesure que la nuit reprend ses droits, le Music Hall se transforme en un gigantesque night-club, où les corps se déhanchent debout sur les tables et les boissons coulent à flot, dans une sorte de brouhaha joyeusement chaotique.

## L'empereur et son empire

Le grand ordonnateur, le maître de cérémonie, n'est autre que «Son Altesse» Michel Eleftriadès, comme l'appellent certains de ses serveurs en baissant discrètement les yeux. Il a rénové la salle, avec son frère Jean, lui permettant d'accueillir, chaque soir, entre 800 et 1 000 personnes, pour en faire, depuis 2003, une sorte de boîte de nuit «culturelle». Il se revendique de Boris Vian, de Saint-Germain-des-Prés dans les années 50. «Si le Music Hall était une femme, il aurait les seins de Sophie Marceau, l'intelligence de Marie Curie et la bonté de mère Térésa», affirme en souriant l'olibrius, dont l'allure fait songer, avec son habit noir, ses bagues en argent et sa petite canne, à un croisement improbable entre un pope grec-orthodoxe, un mafieux sicilien et un gourou de la secte des «islamistes athées» buveurs de Red Bull. Il est, d'ailleurs, le premier et le dernier «Empereur» d'un pays qu'il a auto-proclamé, le «Nowheristan», une contrée rassembleuse de toutes les minorités du monde, où toutes les religions et les courants culturels pourraient s'exprimer librement.

Cette contrée imaginaire compterait déjà plus de 50 000 citoyens et, bientôt, des passeports pourraient même voir le jour...

## Une salle-caméléon

Michel Eleftriadès a son propre label de production, qu'il définit comme «le seul label major dans le monde arabe», et produit lui-même les artistes qui assurent le spectacle du Music Hall. Il les a souvent repérés aux quatre coins du globe, au hasard de ses pérégrinations. Une tradition familiale, puisque son père, André, propriétaire du lieu, a lancé la société Eleftriadès productions en 1977, organisatrice de concerts et de spectacles dans tout le Moyen-Orient. C'est lui, par exemple, qui a fait venir, pour la première fois, Aznavour, Bécoud ou Moustaki sur la scène libanaise. L'actuel Music Hall semblait le lieu idéal pour faire exploser de nouveaux talents. La grande salle a été inaugurée au début des années 60, en même temps que l'ouverture du centre Starco. C'était, à l'origine, l'un des plus grands cinémas de Beyrouth, transformé ensuite en théâtre par Wassim Tabbara, l'un des nombreux maris de la diva Sabah. Ils produiront, ensemble, plusieurs comédies musicales avant la guerre. Le cinéma restera à l'abandon près de 20 ans et servira, ensuite, occasionnellement, pour des soirées branchées, avant de devenir le Music Hall. Aujourd'hui, la salle fait aussi venir des talents déjà consacrés à l'étranger, souvent issus de la scène francophone. Tous les mois, le Music Hall organise, en effet, *Le cabaret du monde*, en coopération avec le Centre culturel français (CCF). Parmi les derniers venus, les Têtes raides, Arthur H, Arno, Jeanne Cherhal ou, encore, la malicieuse Biyouna. «Une nouvelle génération qui a encore un peu de mal à s'exporter», explique Michel Eleftriadès, car les



Dans les coulisses.

Libanais en restent souvent aux indémodables succès des années 80». L'ancien cinéma accueille aussi, régulièrement, d'autres événements comme Liban Jazz et a même servi de «temple de l'orthographe» pour l'une des fameuses dictées de Bernard Pivot.

## Le Music Hall à Belgrade?

«Il est cependant de plus en plus difficile d'organiser des événements dans la situation que vit actuellement le Liban, certains artistes n'osant pas venir à Beyrouth. Après chaque attentat, on doit annuler le spectacle», soupire Michel Eleftriadès. Pendant la guerre israélienne, la palette d'artistes du Music Hall a dû s'exiler en Jordanie, mais les musiciens ont continué à percevoir leur salaire. En 2008, le trublion des nuits beyrouthines prévoit d'installer d'autres grandes salles «type Music Hall» au Qatar, à Dubaï, en Egypte et, plus tard peut-être, à Istanbul et à Belgrade, «pour des projets à plus long terme». Rassurez-vous, le Music Hall ne va pas disparaître du jour au lendemain comme dans un tour de magie noire. Mais, si vous ne connaissez pas encore le lieu, ne vous faites plus prier. Les noctambules décalés et branchés de Beyrouth vous attendent déjà de pied ferme... ■ THOMAS ABGRALL

## DEUX GRANDS CLASSIQUES DU MUSIC HALL

**TONY HANNA:** «L'homme aux moustaches en guidon de bicyclette» est un vétéran de la chanson populaire libanaise, qui a connu un grand succès dans les années 70. Peu avant la guerre, il part pour une tournée internationale, qui le mènera cinq ans à Londres et plus de 20 ans aux Etats-Unis. Quand il revient au Liban, il rencontre Michel Eleftriadès qui lui propose de jouer avec l'orchestre tzigane Yougoslavien Gypsy Brass Band. La combinaison fait mouche, dans un mélange détonnant de musique orientale, slave, de free jazz et de musette.

**LES FRÈRES CHEHADÉ:** Rami chante et joue du oud, tandis que Farid manie, avec virtuosité, le bouzouk. Les deux frères sont des Palestiniens chrétiens originaires de Jérusalem. Leurs compositions sont très influencées par le tarab, genre musical aux multiples influences arabes, ottomanes, chrétiennes et juives, auquel ils ont apporté une touche «light et populaire». Ils ont déjà représenté la Palestine dans de nombreux festivals culturels et ont été nominés aux Oscars de la *BBC Radio* en 2005.